

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MOLIÈRE À VIENNE

PONSART, FRANÇOIS

Comédie — 1876

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	34

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Molière, Duparc, Béjart, Mademoiselle de Brie, Mademoiselle Madeleine Béjart.

MADemoiselle de Brie

Ah ! Voici Monsieur Poquelin.

MOLIÈRE *(entrant)*

Monsieur Molière, s'il vous plaît, Mademoiselle ; vous oubliez toujours que, depuis le mois passé, je ne m'appelle plus que Molière.

MADemoiselle de Brie

Pardonnez-moi ; le nom sous lequel je vous ai d'abord connu me revient malgré moi à la bouche. J'y prendrai garde une autre fois, mon cher Monsieur Poq... Mon cher Monsieur Molière.

MADemoiselle Béjart

Il est sûr que Poquelin ne sonnait pas agréablement à l'oreille ; vous avez bien fait de vous débaptiser.

MOLIÈRE

Ce n'est pas pour cette raison. Je n'aurais jamais quitté le vrai nom de
mes pères, quel qu'il fût, si ma famille n'avait pas été humiliée de le voir
porté par un comédien. J'ai donc pris un nom qui n'appartînt à per-
sonne, afin que personne n'eût à rougir de s'appeler comme moi. ¹⁰

MADemoiselle BÉJART

Voilà de plaisantes gens avec leur humiliation ! Est-ce qu'il y a rien de
honteux dans ce que nous faisons ? Sommes-nous des personnes
deshonnêtes, et ne valons-nous pas bien tous les Poquelins et toutes les
Poquelines ? Un beau nom, vraiment, pour en être si jaloux ! ¹⁵

(À mademoiselle de Brie.)

MOLIÈRE

Eh la la ! Ne nous emportons pas. Eh bien, Mademoiselle, que dites-
vous de la journée d'hier ?

MADemoiselle DE BRIE

Je dis que je suis charmée du goût des Viennois ; ce sont des gens
d'esprit, et je ne m'attendais pas à trouver d'aussi bons juges dans une
petite ville. ²⁰

MOLIÈRE *(riant)*

Ce sont de bons juges parce qu'ils vous ont fort applaudie.

MADemoiselle DE BRIE

Eh ! Mon Dieu, oui. Les comédiens sont comme les autres hommes ;
nous admirons le goût de ceux qui admirent notre talent, et un applau-
dissement est toujours spirituel. ²⁵

MOLIÈRE

Cela est vrai, et, d'ailleurs, les applaudissements étaient mérités, car vous avez joué votre rôle à merveille. Ce n'est pas comme Monsieur Duparc, qui avait des distractions.

DUPARC

Je l'avoue ; c'est que je regardais les spectatrices.

30

MOLIÈRE

Ah ! ah !

DUPARC

Une surtout, une petite blonde de dix-huit ans environ, fraîche comme une rose, jolie comme les Amours, l'oeil vif, l'air espiègle et mutin, qui prenait tant d'intérêt à la comédie, qu'on lisait ses émotions sur son visage et quand Léandre, que vous représentiez, a fini par épouser Lucinde, elle n'a pu s'empêcher de battre des mains avec joie, ce dont elle a rougi ensuite, le plus gracieusement du monde.

35

MOLIÈRE

Puisque les Viennois nous ont bien accueillis, il s'agi[t] de les divertir encore. - Voyons, que jouerons-nou[s] demain ?

MADemoiselle de BRIE

Je suis d'avis que vous donniez « les Docteurs rivaux ».

40

MADemoiselle BÉJART

Moi, je préfère « le Docteur amoureux.

BÉJART AINÉ

Si vous m'en croyez, vous jouerez « la Jalousie de Barbouillé » ; c'est une pièce très réjouissante.

DUPARC

Point du tout ; si vous voulez quelque chose de tout à fait galant et spirituel, jouez « le Médecin volant ».

45

MOLIÈRE

Messieurs, mettons-nous d'accord, s'il vous plaît ; laquelle de ces pièces faut-il choisir ?

MADemoiselle de BRIE (*MADemoiselle BÉJART, DUPARC, BÉJART aîné, parlant tous à la fois*)

Les Docteurs rivaux ! - le Docteur amoureux ! - la Jalousie de Barbouillé ! - le Médecin volant !

SCÈNE II

Les mêmes, Alain.

50

ALAIN (*à Molière*)

Monsieur le comédien...

MOLIÈRE

Quoi ?

ALAIN

Il y a de beaux messieurs qui veulent vous parler.

MOLIÈRE

Dis-leur d'entrer.

ALAIN *(restant à la même place et regardant curieusement Molière et les autres)*

Je voudrais bien leur voir faire leurs tours de force.

55

MOLIÈRE

Eh bien, que fais-tu là ?

ALAIN *(s'en allant, puis s'arrêtant en route)*

Monsieur le comédien !

MOLIÈRE

Quoi encore ?

ALAIN

Est-ce vrai que vous avalez des étoupes enflammées ?

(Alain sort.)

MOLIÈRE

Veux-tu t'en aller, imbécile.

60

(Tous sortent excepté Molière.)

DUPARC *(à Molière)*

Nous vous laissons avec vos visiteurs. À tantôt !

SCÈNE III

Molière, Le Comte de Maugiron, Le Marquis de Maubec.

LE COMTE

Monsieur Molière, j'ai l'honneur de vous saluer.

MOLIÈRE

Monsieur, je suis votre très humble serviteur.

LE COMTE

J'assistais au spectacle d'hier, et j'ai été si content de votre manière de
jouer, que j'ai voulu vous exprimer en personne toute ma satisfaction.

65

MOLIÈRE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites.

LE COMTE

Est-ce vous, Monsieur, qui êtes l'auteur de cette comédie du « Maître
d'école » ?

MOLIÈRE

Oui, Monsieur, c'est moi qui l'ai composée.

70

LE COMTE *(lui présentant la main)*

Touchez là, Monsieur ; voilà de la franche gaieté, et je n'ai jamais tant ri
de ma vie.

MOLIÈRE

Monsieur.

LE COMTE

Votre style est naturel, vos caractères sont bien observés il y a dans cette petite pièce une vérité de dialogue, une connaissance du coeur hu-⁷⁵main, et une façon vive de saisir le ridicule, qui annoncent un auteur comique de premier ordre.

MOLIÈRE

Monsieur, vous me rendez confus. Je sais très bien que je ne compose que des farces, et je ne suis pas si orgueilleux que de viser jusqu'à la co-
médie.

80

LE COMTE

Ayez meilleure opinion de vous-même. J'ai vu à Paris, à l'hôtel de Bour-
gogne, des comédies qu'on élève bien haut, et qui ne valent pas ce que
vous appelez des farces. Les personnages des auteurs en vogue ont un
langage tantôt grossier, tantôt emphatique ; leur comique n'est que du
grotesque ; ils se donnent mille peines pour faire rire et n'y réussissent⁸⁵
pas, parce qu'on y sent l'effort ; leurs sentiments sont faux, leurs ex-
pressions outrées et leurs aventures impossibles ; enfin, ils étonnent et
n'amuse point ; au lieu que vous, Monsieur, vous ne sortez presque ja-
mais de la nature et de la vérité ; vous faites plus rire par une réponse
naïve, telle que l'amène la situation, que vos rivaux par les mots les plus⁹⁰
burlesques. Voilà ce que j'aime ; vous êtes dans la bonne voie, et je vous
prédis que vous irez loin.

MOLIÈRE

Hélas ! Monsieur, où voulez-vous que j'aille ? Je ne serai jamais qu'un pauvre comédien ambulant, errant de village en village, jouant dans les granges, gagnant sa vie comme il peut, et obligé, pour vivre, de donner 95 dans les bouffonneries.

LE COMTE

Ne vous découragez pas les circonstances ne sauraient manquer à l'homme supérieur et vous verrez que je suis bon prophète.

MOLIÈRE (*s'animant*)

Oh ! Si j'étais riche et maître de mon temps ! Si j'avais le loisir de travailler ! Oui j'ai eu quelquefois des idées ambitieuses ; j'ai été poursuivi 100 par des visions qui me donnaient la fièvre - je voyais vous allez rire de ma folie ! - Je voyais dans mes rêves une salle immense remplie de tout ce que Paris et Versailles renferment d'illustres personnages ; les plus belles femmes de la Cour se pressaient dans les loges ; j'entendais dire autour de moi que la Comédie était trouvée, et que la France n'avait 105 plus rien à envier aux Grecs et aux Latins ; le roi lui-même daignait témoigner son approbation. J'imaginai des plans simplement conçus, où l'action naissait du développement des passions, et se déroulait, sans incidents compliqués, par la seule logique des choses et par le contraste des caractères. Je plongeais dans l'esprit humain ; j'en tirais ses vanités, 110 ses hypocrisies, son égoïsme, ses instincts, bons ou mauvais, de tous les lieux et de tous les temps. Et quelle variété de sujets ! L'avare dont le coeur séché ne bat plus que pour sa cassette ; le dévot qui va tout doucement par le chemin du ciel à la fortune et aux dignités mondaines ; l'ami qui vous encense dans la prospérité et vous accable dans la disgrâce ; l'honnête homme qui a pour le vice des haines vigoureuses, et 115 les amants qui babillent sans fin, et leurs brouilles suivies d'un doux raccommodement, et la jeune fille ingénue, et la femme vertueuse sans prudence, et le jargon des précieuses, la vanité des bourgeois,

l'impertinence des marquis, la présomption des méchants écrivains, leur style ridiculement figuré, leur ligue furieuse contre le talent véritable, les sottises pâmées de leurs admiratrices ! Tout cela vivait, s'agitait, se heurtait dans mon cerveau ; c'était un monde dont j'étais le créateur ; je le peuplais de personnages divers et doués, chacun, de sa physionomie propre ; je les animais d'une existence si puissante, que mes créations prenaient un corps à mes yeux et je me trouvais au milieu d'elles comme avec des êtres connus. Comme elles se pressaient ! Comme elles m'appelaient ! Laquelle choisir dans ce tumulte ? Laquelle féconder la première ? J'aurais voulu me multiplier pour être tout à toutes en même temps ; j'avais peur de mourir avant d'avoir achevé mon oeuvre. Oui, c'étaient de beaux rêves mais à quoi bon, sinon à me dégoûter de la réalité, et quel rapport y a-t-il entre ce que je fais et ce que j'aurais voulu faire ?

SCÈNE IV

Les mêmes, Alain, entrant une lettre à la main.

ALAIN

Monsieur le comédien, c'est une lettre pour vous.

MOLIÈRE *(prenant la lettre)*

Qui est-ce qui te l'a remise ?

(Alain sort.)

ALAIN

Un homme à cheval, avec de grandes bottes et un habit tout galonné il a dit comme cela qu'il attendait la réponse.

(Molière lit la lettre dans un coin.)

LE COMTE

Lisez, Monsieur. Nous ne sommes pas là pour vous gêner en rien.

LE MARQUIS *(au Comte, sur le devant du théâtre)*

En vérité, Comte, je ne vous savais pas si plaisant. N'avez-vous point de¹⁴⁰
scrupule de tourner la tête à ce pauvre homme, qui prend au sérieux vos
railleries ?

LE COMTE

Je ne raille ; point j'ai parlé en toute sincérité.

LE MARQUIS

Quoi tout de bon ?

LE COMTE

Tout de bon.

145

LE MARQUIS

Vous pensez ce que vous lui avez dit de flatteur ?

LE COMTE

Assurément.

LE MARQUIS

Vous estimez que « le Maître d'école » est une bonne pièce !

LE COMTE

C'est l'oeuvre d'un homme qui fera de bonnes pièces.

MOLIÈRE *(après avoir lu la lettre, s'approchant d'une table sur laquelle sont des papiers et une écritoire, au fond du théâtre)*

Vous permettez que je réponde ?

150

LE COMTE

Faites à votre aise ; nous avons tout le loisir d'attendre.

LE MARQUIS *(au Comte)*

Vous m'étonnez singulièrement ; je me demande par où cette comédie a pu vous plaire. Pour moi, je n'y ai vu que des marchands, des rustres et de petites gens, qui tenaient les propos les plus vulgaires, comme en tiennent ceux de leur espèce. Le dialogue m'a paru du dernier bourgeois¹⁵⁵ on y chercherait en vain quelque chose de fin et de galant, quelque trace du beau style, quelque repartie qui vous surprenne par un tour rare et inattendu ; tous les jours, on entend, dans la vie ordinaire, les mêmes choses, dites de la même manière, et c'est là un mince régal pour des oreilles accoutumées aux délicatesses dont la bonne compagnie assai-
sonne ses conversations. 160

LE COMTE

Vous êtes jeune, mon cher Marquis, et je comprends que vous donniez dans les raffinements de l'hôtel de Rambouillet et des ruelles du beau monde. Vous sentirez un jour combien cette affectation, ces pointes, cette recherche sont de mauvais goût, et vous ne vous laisserez plus¹⁶⁵ prendre à ce charlatanisme. Ce sont les esprits médiocres qui cachent leur pauvreté sous les faux brillants et les colifichets c'est quand on manque d'idées qu'on a recours aux figures ; il est plus facile de faire di-

vaguer Cyrus et Mandane pendant des heures entières, d'entasser les déclamations pompeuses, et de pousser le précieux jusqu'aux dernières subtilités, que de trouver un seul mot venu du coeur, comme la passion en inspire quelquefois au plus humble paysan. Vous reprochez à Molière d'être vrai ; voilà justement ce qui fait sa force et son originalité ; s'il vous éblouissait par des répliques spirituelles, les répliques seraient fausses c'est parce qu'il a profondément observé les hommes, qu'il les fait parler comme ils ont dû parler ; et ne voyez-vous pas qu'il faut une grande vigueur de talent pour atteindre à cette parfaite imitation de la nature ? Peu importe qu'il ne mette en scène que de petites gens ; le coeur est le même dans toutes les classes, les ridicules ne diffèrent pas beaucoup, et je me trompe fort, ou, quand il en viendra aux marquis, il ne sera pas plus embarrassé de les bien représenter que de peindre de simples bourgeois.

LE MARQUIS

Soit ; mais les gens de qualité et les personnes délicates n'iront pas à ses représentations.

LE COMTE

Tant mieux, parbleu ! Au risque de vous étonner de plus en plus, je vous dirai que le meilleur public est celui des gens de rien, comme vous les appelez ; ils jugent naïvement, ils se laissent aller à leurs impressions, et l'instinct n'est pas corrompu chez eux par la prétention et le faux savoir.

MOLIÈRE *(qui est sorti un moment pour porter au messager la réponse qu'il vient d'écrire, rentrant et s'adressant au Comte)*

Je vous prie de m'excuser, Monsieur. La lettre était de Son Altesse le Prince de Conti, dont j'ai été le condisciple, et qui m'honore de sa protection ; il daigne m'annoncer que ma troupe est autorisée à s'intituler Troupe de Monsieur ; il espère nous fournir bientôt l'occasion de nous

signaler devant Leurs Majestés. C'est une nouvelle qui me transporte d'ardeur et de reconnaissance, et vous m'en voyez tout radieux.

195

LE COMTE

Recevez mes sincères félicitations, mon cher Monsieur Molière ; je suis charmé qu'une partie de mes prédictions soit si vite accomplie. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et je vous rends à vos affaires. Outre les compliments que je vous apportais, ma visite avait un but intéressé. - Je suis le Comte de Maugiron, lieutenant du roi, en Dauphiné.

200

MOLIÈRE *(saluant le Comte)*

Monseigneur...

LE COMTE

J'attends plusieurs hôtes dans mon château d'Ampuis, entre autres votre protecteur, le prince de Conti, qui passe par Vienne en se rendant aux états de Languedoc. Comme je veux les recevoir le mieux possible, j'ai compté sur vous et sur votre troupe pour m'aider à les divertir, et j'ai lieu maintenant d'espérer que le désir de voir et de remercier votre illustre condisciple vous rendra favorable à mes vues.

205

MOLIÈRE

Monseigneur, je suis tout à votre disposition ; je tâcherai de contribuer de mon mieux aux plaisirs de cette noble compagnie.

LE COMTE

Voilà qui va donc à merveille ; je vous avertirai quand le moment sera venu. Adieu, Monsieur Molière faites état de moi comme d'un de vos amis, et souvenez-vous de m'employer, dès que l'occasion se présentera.

210

MOLIÈRE (*reconduisant le Comte*)

Je vous rends grâces, Monseigneur ; ce que vous m'avez dit me touche infiniment.

(*À Molière, qui rentre après avoir reconduit le Comte.*)

(*conduisant Angélique*)

DU PARC (*conduisant Angélique*)

Rassurez-vous, Mademoiselle. Monsieur, voici une demoiselle qui désire²¹⁵ causer avec vous.

SCÈNE V

Molière, Duparc, Angélique.

MOLIÈRE

Avec moi, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE (*avec émotion*)

Oui..., Monsieur.

DUPARC (*bas, à Molière*)

C'est la jeune fille qui était au spectacle ; celle dont je vous parlais tout²²⁰ à l'heure.

MOLIÈRE (*à Angélique*)

Que puis-je faire pour vous servir ?

ANGÉLIQUE

Monsieur..., je... En vérité, c'est une démarche bien singulière.

MOLIÈRE

Parlez librement, Mademoiselle ; je serais ravi de vous obliger.

ANGÉLIQUE

Monsieur, je... Je voudrais vous parler à vous seul.

225

MOLIÈRE

Veillez donc vous retirer un moment, Monsieur Duparc.

DUPARC *(se retirant)*

Morbleu ce Molière est bien heureux quel morceau friand !

SCÈNE VI

Molière, Angélique.

MOLIÈRE

Maintenant, mademoiselle, nous sommes seuls et je vous supplie de n'avoir aucune crainte.

230

ANGÉLIQUE *(se rassurant)*

Monsieur, voici ce que c'est mon père veut me marier.

MOLIÈRE

Il n'y a point de mal à cela, et je voudrais bien être à la place de votre futur.

ANGÉLIQUE

Mais, Monsieur, celui que mon père a choisi ne me convient pas, à moi.

MOLIÈRE

C'est bien différent.

235

ANGÉLIQUE

Il est laid.

MOLIÈRE

Ah ! Ah !

ANGÉLIQUE

Sot.

MOLIÈRE

Oh ! Oh !

ANGÉLIQUE

Maussade, ennuyeux, ridicule, impertinent, mal tourné, mal ajusté, et il porte des habits trop courts pour sa personne. ²⁴⁰

MOLIÈRE

Certes, ce sont de vilains défauts, et, s'il porte des habits trop courts, il ne saurait faire un bon mari.

ANGÉLIQUE

Et puis son père est apothicaire ; il sera apothicaire comme son père, et je n'aime pas les apothicaires.

245

MOLIÈRE

Ni moi non plus.

ANGÉLIQUE

Au lieu que le sergent Bellerose...

MOLIÈRE

Ah ! Il y a un sergent Bellerose ?

ANGÉLIQUE

Est beau, bien fait, aimable, poli, galant.

MOLIÈRE

En vérité !

250

ANGÉLIQUE

Il a une physionomie avenante, une tournure martiale, des moustaches retroussées, des manières on ne peut plus honnêtes. Il jure un peu, mais un sergent n'est pas une demoiselle ; ses habits de soldat lui vont le mieux du monde ; enfin, il a toutes les qualités qu'on peut avoir.

MOLIÈRE

À la bonne heure ! Mais il paraît que votre père ne le voit pas du même
oeil que vous ? 255

ANGÉLIQUE

Hélas ! Non ; parce que le sergent Bellerose est pauvre et n'a que sa
solde pour vivre.

MOLIÈRE

Cela est fâcheux.

ANGÉLIQUE

Mais il est si aimable ! Il sait dire de si jolies choses ! On ne se lasse ja-
mais de les entendre. 260

MOLIÈRE

Et, sans doute, l'autre est riche ?... L'autre, le laid, celui qui ne sait pas
dire de si jolies choses.

ANGÉLIQUE

Mon Dieu, oui, et mon père veut me le faire épouser pour ses écus.

MOLIÈRE

Ah ! Les écus sont bien éloquentes. 265

ANGÉLIQUE

Eh ! Que m'importe qu'il soit riche, si je ne l'aime pas ? Puisque c'est
moi qui me marie, n'est-ce pas mon goût qu'il faut consulter ? Ne faut-il
pas s'aimer pour vivre ensemble ? Peut-on rien imaginer de plus triste

que d'être enchaînée jusqu'à la mort à un homme pour qui l'on n'a aucune inclination ? Contentement passe richesse ; et, s'il est vrai que le bonheur de toute la vie dépend du choix d'un mari, on doit le choisir pour lui-même et non pour ses écus. 270

MOLIÈRE

C'est bien raisonné ; mais les choses ne vont pas ainsi. Les pères et les filles ne sont jamais d'accord. Les filles veulent des maris qui leur plaisent, et les pères veulent des gendres riches. 275

ANGÉLIQUE

Et qui a raison, selon vous, des pères ou des filles ?

MOLIÈRE

Les filles, assurément car elles suivent la loi de la nature ; la nature a voulu que les jeunes gens fussent amoureux ; et, quand les pères étaient jeunes, ils pensaient comme les jeunes gens.

ANGÉLIQUE

Pourquoi donc ne pensent-ils plus de même, quand ils sont devenus vieux ? 280

MOLIÈRE

Parce qu'ils ont passé l'âge où l'on aime. On ne se reporte jamais en arrière pour comprendre chez les autres les sentiments qu'on a éprouvés soi-même, et l'on ne juge que par ses impressions actuelles. Comme les vieillards ne connaissent plus l'amour, ils le traitent de folie ; ils s'estiment plus sages, parce qu'ils ont perdu une faculté ; l'ambition ou l'avarice étant la seule passion qui leur reste, ils croient de bonne foi qu'on doit raisonner à vingt ans comme à soixante, et que le meilleur mariage est celui qui procure le plus d'honneurs ou de richesses. Aussi 285

les mariages, à l'heure qu'il est, ne sont plus des engagements sacrés, où²⁹⁰ chacun garde à l'autre la foi qu'il lui a volontairement jurée ce sont des négociations où le coeur n'a point de part et qui produisent les mauvais ménages et tous les désordres qui s'ensuivent.

ANGÉLIQUE

Ah ! Monsieur, que vous parlez bien, et que je voudrais que mon père vous entendît !

295

MOLIÈRE

Il ne m'écouterait pas ; il y a plus de mille ans qu'on 0dit ces choses, et c'est toujours comme si l'on chantait.

ANGÉLIQUE

Comment ! Il y a mille ans, les pères voulaient aussi marier les filles contre leur gré ?

MOLIÈRE

Oui, et il y a gros à parier que, dans mille ans, ce sera encore de même. Les empires tombent, les lois changent, les moeurs s'adoucissent et les sciences se perfectionnent mais une chose survit à toutes les révolutions c'est la puissance d'un sac d'écus. Le mérite peut être honoré en paroles, mais la vraie et solide considération est du côté de la richesse : et, quand il s'agira de mariage, le fils d'un fripon riche sera toujours³⁰⁰ préféré au fils d'un honnête homme qui ne sera riche qu'en bonnes qua-³⁰⁵lités.

ANGÉLIQUE

Oh ! Mon Dieu, que c'est malheureux ! Le monde va donc tout de travers ?

MOLIÈRE

Mais, ma pauvre enfant, je philosophe comme un pédant, tandis que je
devrais m'occuper de vous et de vos amours. Voyons je m'y intéresse 310
extrêmement ; mais je ne connais pas votre père et je ne puis rien dans
cette affaire-là.

ANGÉLIQUE

Oh ! Que si, Monsieur Molière, si vous le vouliez bien ! Je vous ai vu
jouer, et vous avez si bien su trouver des ruses pour marier Léandre 315
avec Lucinde, qu'il ne tiendrait qu'à vous d'arranger aussi mon mariage
avec le sergent Bellerose.

MOLIÈRE

Hélas ! Mon enfant, c'est bon dans une comédie, où l'on peut faire agir
comme on veut des personnages de pure invention ; mais le monde est
moins commode que le théâtre, et les vrais pères, en chair et en os, ne 320
se laissent pas duper comme les pères de comédie.

ANGÉLIQUE

Ah ! Monsieur Molière, essayez ; je vous aimerai tant !

MOLIÈRE

Mais.

ANGÉLIQUE

Si vous voyiez le sergent Bellerose, je suis sûre que vous approuveriez
mon choix. 325

MOLIÈRE

Je n'en doute pas ; cependant...

ANGÉLIQUE

Voulez-vous le voir ? Cela vous décidera peut-être.

MOLIÈRE

Et où voulez-vous que je le voie ?

ANGÉLIQUE *(montrant la porte)*

C'est bien aisé ; il est là.

MOLIÈRE

Ah ! Il est là. Il est donc venu avec vous ?

330

ANGÉLIQUE

Oh ! Non. Cela n'aurait pas été convenable.

MOLIÈRE

Alors, vous lui avez donné un rendez-vous ?

ANGÉLIQUE

Ce n'est pas un rendez-vous. C'est par hasard.

MOLIÈRE

Voilà un hasard qui a bien de l'à-propos. Eh bien, voyons ce bel amoureux ?

335

ANGÉLIQUE *(allant vers la porte et appelant Bellerose)*

Monsieur Bellerose !

SCÈNE VII

Les mêmes, Bellerose.

ANGÉLIQUE

Venez, Monsieur Bellerose. Monsieur Molière nous a promis son appui, et je suis sûre qu'il réussira.

BELLEROSE

Sacrebleu ! Monsieur Molière, vous êtes un brave homme. Entre nous, c'est à la vie et à la mort. 340

MOLIÈRE

Eh ! Doucement. L'affaire n'est pas encore faite, et le diable m'emporte si je sais comment elle pourra se faire. Vous aimez donc beaucoup Mademoiselle ?

BELLEROSE

Ah ! Monsieur, je l'aime comme il n'est pas possible je me ferais tuer pour lui épargner le plus petit chagrin. 345

ANGÉLIQUE

Vous voyez, Monsieur Molière, comme il a de bons sentiments.

MOLIÈRE

Et vous voulez l'épouser en légitime mariage ?

BELLEROSE

Certainement, Monsieur. Je la respecte trop pour vouloir rien qui soit contre son honneur.

350

MOLIÈRE

Et vous la rendrez heureuse ?

BELLEROSE

Ah ! Têtebleu ! Je passerais toutes mes journées à lui baiser ses petites mains.

MOLIÈRE

Allons ! Allons ! Ce sont d'excellentes dispositions, et je vois bien qu'il faut que je trouve un moyen.

355

ANGÉLIQUE

Oh ! Vous le trouverez.

MOLIÈRE

Mais lequel ?

BELLEROSE

Celui que vous voudrez.

MOLIÈRE

Il faudrait que...

ANGÉLIQUE

Oui, Monsieur.

360

MOLIÈRE

Si nous imaginions.

BELLEROSE

C'est cela, morbleu !

MOLIÈRE (*à Angélique*)

Je vais tâcher de causer avec votre père.

ANGÉLIQUE

Oui, Monsieur.

MOLIÈRE

Comment se nomme-t-il ?

365

ANGÉLIQUE

Oui, Monsieur.

MOLIÈRE

Je vous demande comment se nomme votre père ?

ANGÉLIQUE

Il se nomme Monsieur Dimanche.

MOLIÈRE

Que fait-il ?

ANGÉLIQUE

Il est marchand de draps, sous la halle, à deux pas d'ici.

370

MOLIÈRE

Bon ! J'ai besoin d'habits pour ma troupe, je passerai chez lui pour acheter des draps.

ANGÉLIQUE

Oui, Monsieur. Oh ! Quel bonheur !

MOLIÈRE

Et celui que votre père veut vous faire épouser, comment s'appelle-t-il ?

ANGÉLIQUE

Il s'appelle Purgon, et demeure dans la grand'rue.

375

MOLIÈRE

Purgon ! C'est un apothicaire bien nommé. – Je comprends qu'on ne veuille pas être Madame Purgon.

ANGÉLIQUE

Empêchez cela, Monsieur Molière, je vous en conjure !

MOLIÈRE

Je ne demanderais pas mieux, d'autant que j'ai déclaré la guerre aux apothicaires et aux médecins.

380

ANGÉLIQUE

Vous avez raison ; ce sont de vilaines gens. Pourquoi ne guérissent-ils pas leurs malades, au lieu d'épouser les filles ?

(Rêvant et se parlant à lui-même.)

MOLIÈRE

Comme si c'était leur métier d'accroître la population. Quelle ruse inventer, pour nous débarrasser de ce Purgon ?

BELLEROSE

Oh ! Quant à Monsieur Purgon, ne vous inquiétez pas de lui je connais une ruse qui nous en débarrassera.

385

MOLIÈRE

Laquelle ?

BELLEROSE

Par la corbleu ! Je lui passerai mon épée à travers le ventre.

MOLIÈRE

En effet, l'artifice est des plus adroits.

ANGÉLIQUE *(pleurant)*

Ah ! Monsieur, il le ferait comme il le dit, et on le pendrait pour avoir
tué ce vilain Purgon. Le comte de Maugiron a défendu, sous peine de
mort, à ses hommes d'armes, d'avoir des duels avec des bourgeois.

390

MOLIÈRE *(à Bellerose)*

Vous servez donc dans une des compagnies commandées par le Comte
de Maugiron ?

BELLEROSE

Oui, je suis sergent de ses mousquetaires, et on m'a promis de
l'avancement.

395

MOLIÈRE

Allons ! Tout cela s'arrangera peut-être. Retirez-vous, mes amis, et laissez-moi aviser au succès de notre entreprise.

ANGÉLIQUE *(le saluant)*

Oui, Monsieur Molière. Adieu, Monsieur Molière. Merci, mon bon Monsieur Molière.

400

BELLEROSE *(lui prenant la main)*

Sacrebleu, Monsieur Molière, vous n'obligerez pas un ingrat si
quelqu'un vous insulte, par la morbleu il aura affaire à moi.

(Ils sortent.)

MOLIÈRE *(les congédiant)*

Adieu, adieu. Je vous manderai, quand il faudra.

SCÈNE VIII

(Il appelle.)

(Il entre dans la salle voisine.)

MOLIÈRE *(seul)*

Parbleu ! Cette petite fille m'a ensorcelé avec ses cajoleries, et je me suis
embarqué dans une jolie aventure. N'ai-je pas été bien fou de leur pro- 405
mettre mon aide ! Mais je ne puis voir deux jeunes amoureux sans me
ressouvenir de mes premières amours ; cela me remue doucement, mais
cela me fait faire des sottises. Consultons mes camarades. Peut-être,
entre nous tous, imaginerons nous quelque chose. Eh ! Monsieur Du-
parc ! Monsieur Béjart ! Mademoiselle de Brie ! 410

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Molière, Duparc, Béjart aîné, Mademoiselle du Brie, en costume somptueux ; Mademoiselle Béjart, en suivante.

DUPARC

Tout va bien. Je viens de voir notre homme, et j'ai préparé nos batteries, selon vos instructions.

DUPARC

Comment vous y êtes-vous pris ?

415

MOLIÈRE

Je suis allé chez Monsieur Purgon, sous prétexte d'acheter des drogues. J'avais attendu que le père fût sorti, afin de me trouver seul avec Monsieur Purgon fils. Tout en faisant mes achats, j'ai lié conversation avec lui, et je l'ai entraîné au cabaret voisin, où deux bouteilles de vin d'Ampuis - un vin que je vous recommande - l'ont mis en belle humeur et l'ont poussé aux confidences.

420

MOLIÈRE

Quel homme est-ce que c'est ?

DUPARC

Son père, riche et avare, ne lui donne pas un sou ; lui, tout au rebours, est d'humeur débauchée et dépensière.

MOLIÈRE

C'est la coutume, et je rêve à une pièce sur ce sujet.

425

DUPARC

Il voudrait bien faire des dettes, mais il ne sait comment s'y prendre. Il a lu quantité de romans, probablement dans les vieux livres dont il enveloppe ses drogues ; son imagination est farcie d'aventures extraordinaires, et il meurt d'envie d'être le héros d'un enlèvement.

MADemoiselle DE BRIE

Un apothicaire romanesque ! Cela est rare. Je me réjouis de cette trouvaille.

430

DUPARC

Plaisant héros ! Figurez-vous un grand garçon, sec et maigre, que la ladrerie paternelle oblige à porter encore des habits qu'il portait à quinze ans. Les manches de son pourpoint lui viennent au coude. Avec cela, il est si embarrassé de sa personne et si ridiculement timide, que ce contraste entre sa gaucherie et ses prétentions en font le personnage le plus bouffon qui se puisse voir.

435

MADemoiselle BÉJART

Il me tarde qu'il arrive.

(À Mademoiselle de Brie.)

(À Mademoiselle Béjart et à Béjart.)

DUPARC

J'ai flatté ses chimères, comme bien vous pensez ; je lui ai dit que les romans étaient la peinture exacte du monde, et qu'il se passait tous les jours mille aventures inouïes dans les auberges ; que les enlèvements étaient la chose la plus commune ; que les grandes dames se rendaient d'ordinaire sur un premier coup d'oeil, et laissaient les façons et les simagrées aux petites bourgeoises, si bien qu'à un joli garçon comme lui, il ne fallait que des occasions. Là-dessus, je lui ai conté deux ou trois historiettes de mon cru, qu'il écoutait avec avidité. « Eh parbleu ! Mon cher Purgon, me suis-je écrié, le hasard nous sert miraculeusement nous avons à Vienne, en ce moment même, une Comtesse, jeune et sensible, qui s'y est arrêtée à cause d'un accident arrivé à sa voiture. Je suis de sa compagnie et je puis vous introduire auprès d'elle. » Mon homme, fou de joie, s'est jeté à mon cou, en m'accablant de remerciements. Bref, Madame la Comtesse, préparez-vous à recevoir comme il faut Monsieur Purgon. Vous, Mademoiselle la suivante, et vous Monsieur l'intendant, soyez à vos rôles.

MOLIÈRE

L'artifice est grossier ; mais il faut espérer dans la sottise humaine, qui est infinie, et surtout dans les beaux yeux de Mademoiselle de Brie.

MADemoiselle de BRIE

Fiez-vous à moi ; de plus fins s'y sont laissés prendre.

ALAIN (entrant, à Molière)

Monsieur, c'est quelqu'un qui dit qu'il y a ici une Comtesse.

MOLIÈRE (à Duparc)

Le voici. Allez le chercher et amenez-le céans. Je vous cède la place.

ALAIN (regardant Mademoiselle de Brie)

Est-ce que c'est une Comtesse ?

460

(Molière sort.)

MOLIÈRE

Va-t'en à tes affaires, et laisse-nous en paix.

ALAIN (se retirant)

Des comédiens, des comtesses, des hommes galonnés, à cheval ! Il y a quelque diablerie là-dessous.

SCÈNE II

Purgon, Duparc, Béjart, Mademoiselle de Brie, Mademoiselle Béjart.

DUPARC (à la porte, amenant Purgon, qui tient son chapeau à la main)

Entrez donc, mon cher Purgon ; j'ai annoncé votre visite à la Comtesse, et, sur le portrait que je lui ai fait de vous, elle est dans la dernière impatience de vous voir.

465

(à Duparc)

PURGON (à Duparc)

Oh le coeur me bat. J'ai envie de me sauver.

(À Mademoiselle de Brie.)

(Il regarde autour de lui et voit Purgon qui s'enfuit.)

DUPARC *(le retenant)*

Allons ! Que vous êtes enfant ! Venez, venez ! Madame la Comtesse, permettez-moi de vous présenter. Eh bien, Monsieur Purgon, pourquoi vous en allez vous ? 470

(Bas, à Duparc, qui le ramène de force.)

PURGON

Je... Je ne m'en vais pas. Je n'ose pas entrer. Une comtesse !

DUPARC

Du coeur, morbleu ! Qu'avez-vous donc dans votre chapeau ?

PURGON

C'est que, pour m'échapper de la maison, j'ai dit à mon père que j'étais appelé chez un malade. 475

(Il parle à l'oreille de Duparc.)

DUPARC

La ruse est d'un homme d'esprit.

PURGON

Et j'ai été obligé d'emporter... Ce qui est dans mon chapeau.

(Il traîne Purgon devant Mademoiselle de Brie.)

DUPARC

C'est très bien. Mettez votre mouchoir par-dessus... comme cela. Vous tiendrez votre chapeau à la main, et personne ne se doutera de ce que c'est. Madame la Comtesse voici Monsieur Purgon, mon ami, dont je vous ai parlé, qui est si honnête homme !

480

PURGON

Monsieur !

DUPARC

Si aimable !

PURGON

Oh ! Monsieur !

DUPARC

Si spirituel !

485

PURGON

Ah ! Monsieur !

DUPARC

Et qui a tant d'envie de vous être présenté !

PURGON

Ce n'est pas moi, Madame la Comtesse... Je ne me serais pas permis...

DUPARC

Il est un peu intimidé, comme vous voyez, et l'émotion que vous lui causez paralyse ses moyens.

490

MADEMOISELLE BÉJART

Il est timide ? Ah ! Madame, il faut l'encourager. Moi, j'adore les hommes timides.

MADEMOISELLE DE BRIE

Rassurez-vous, Monsieur ; vous êtes le bienvenu, et je ne crois pas être pour faire peur aux gens.

DUPARC

Quand il se sera enhardi, il vous dira des choses qui vous raviront.

495

MADEMOISELLE DE BRIE

Je le crois sans peine, et je me tiens très honorée de la visite de Monsieur Purgon.

DUPARC *(bas, à Purgon)*

Parlez donc ! Dites-lui donc quelque chose de gracieux !

(En se reculant, il marche sur le pied de Duparc.)

PURGON *(saluant)*

Madame la Comtesse, c'est moi qui suis honoré... de l'honneur... dont vous me faites la faveur... d'avoir la bonté... de me faire l'avantage...

500

DUPARC

Aïe !

(En se rejetant du côté opposé, il fait tomber une table chargée de porcelaines.)

(Il se baisse pour ramasser les porcelaines, et heurte avec le coude un vase de fleurs qu'il renverse.)

PURGON

Mille pardons ! Ah ! Mon Dieu !

(Béjart et Mademoiselle Béjart relèvent la table et le vase.)

MADemoiselle DE BRIE

Laissez cela, Monsieur Purgon. C'est la faute de mes gens, qui ont mal placé ces objets.

(Purgon va chercher une chaise et s'assied très loin de la Comtesse sans quitter son chapeau.)

(Il approche un peu son siège.)

(Il met sa chaise sur la robe de Mademoiselle de Brie.)

(Il recule un peu sa chaise.)

(Purgon s'assoit et reste immobile, les yeux baissés, son chapeau entre ses jambes. Mademoiselle de Brie à Mademoiselle Béjart.)

(Purgon, effrayé, retient son chapeau que Mademoiselle Béjart veut prendre ; il le cache à sa droite, puis à sa gauche, puis finit par le mettre sur sa tête.)

MADemoiselle de BRIE *(à Purgon)*

Prenez un siège et venez vous asseoir près de moi. Plus près, Monsieur 505
Purgon, afin que nous puissions nous entendre. Plus près encore. Ah !
Vous vous mettez sur ma robe ! Là, c'est bien. Semez-vous maintenant.
Lisette, débarrassez Monsieur Purgon de son chapeau qui l'incommode.

(Il le pose sur un meuble.)

DUPARC *(prenant le chapeau que Purgon suit des yeux avec anxiété)*

Donnez, mon cher Purgon, je m'en charge.

MADemoiselle de BRIE *(regardant Purgon, toujours raide sur sa chaise)*

Lisette, ne te semble-t-il pas que Monsieur Purgon ressemble au Mar- 510
quis avec qui j'ai eu cette aventure ?

MADemoiselle BÉJART

C'est vrai, il en a la tournure élégante.

MADemoiselle de BRIE

Il a aussi quelque chose dans les traits qui me rappelle le Chevalier avec
qui j'ai fait ce voyage en Angleterre.

MADemoiselle BÉJART

Oui, il a le même feu dans le regard, et la même distinction dans la phy- 515
sionomie.

MADemoiselle de BRIE

Je lui trouve, vu de profil, du rapport avec le Vicomte que j'ai tant pleu-
ré.

MADemoiselle BÉJART (*prenant à deux mains le visage de Purgon, et le tournant de profil*)

Cela est frappant, et voilà qui est bizarre ! Vous avez en lui tout votre recueil en abrégé.

520

(Elle le regarde tendrement. À mademoiselle Béjart et à Béjart.)

(À purgon.)

MADemoiselle DE BRIE

Aussi je me sens pour lui beaucoup d'inclination. Lisette, et vous, Monsieur Picart, apportez-nous promptement à dîner. C'est l'heure de mon repas, et vous me ferez bien la grâce de vous mettre à table avec moi ?

PURGON

Oh ! Madame la Comtesse. C'est trop de bonté. Je crains d'être incommode.

525

(Mademoiselle Béjart et Béjart apportent une table toute servie devant Mademoiselle de Brie et Purgon. – Duparc prend place auprès d'eux.)

DUPARC

Acceptez ! Acceptez ! Un dîner avance furieusement les choses.

MADemoiselle DE BRIE (*versant à boire à Purgon*)

Goûtez un peu ce vin blanc on le dit assez bon.

PURGON

La main qui le verse le fait paraître meilleur encore.

DUPARC *(à Purgon)*

Bien !

(Mademoiselle Béjart verse à boire coup sur coup à Purgon en lui faisant des agaceries.)

MADEMOISELLE DE BRIE

Ah ! Que cela est galant ! Prenez garde à ce vin, il trouble aisément la tête.

530

PURGON

Je sais quelqu'un qui la trouble bien davantage.

DUPARC *(à Purgon)*

De mieux en mieux !

MADEMOISELLE BÉJART

C'est une pluie de bons mots, une fusée de madrigaux.

MADEMOISELLE DE BRIE

Cela ne tarit pas.

535

DUPARC *(à Mademoiselle de Brie)*

Ne nous chanterez-vous pas un petit air ? Rien n'assaisonne un bon dîner comme la musique.

MADEMOISELLE DE BRIE

Volontiers ! Je vais vous chanter la chanson du fils du roi qui épouse une bergère :

PURGON

Oh ! La jolie chanson ! La jolie chanson ! – Et la jolie voix !

540

MADemoiselle de BRIE *(en lui lançant une oeillette)*

Ne me flattez-vous point ?

MADemoiselle BÉJART

J'approuve fort le fils du roi de n'avoir écouté que son inclination, et d'avoir préféré la bergère.

DUPARC *(à Purgon)*

Remarquez-vous tout ce que signifie le choix de cette chanson ? Il y a plus de distance d'un roi à une bergère que d'une Comtesse à un apothicaire.

545

MADemoiselle de BRIE

Monsieur Purgon nous chantera bien quelque chose à son tour.

MADemoiselle BÉJART

Je suis sûre qu'il a la plus belle voix qu'on puisse entendre.

PURGON *(modestement)*

Il est vrai qu'on l'entend d'une paroisse à l'autre.

DUPARC

Allons, mon cher ami nous sommes tout oreilles.

550

MADemoiselle de BRIE

Ah ! Mon Dieu, que voilà des paroles qui sont tendres !

MADemoiselle BÉJART

Et comme l'air est amoureux !

DUPARC

Et comme cela est admirablement chanté !

MADemoiselle de BRIE

Où avez-vous pris les talents et les bonnes manières que vous avez ?
Assurément, vous avez étudié à Paris ?

555

PURGON

Non, Madame, je ne suis jamais sorti de chez mon père, qui est apothicaire à Vienne, pour vous servir.

MADemoiselle de BRIE

Hélas ! Comment un jeune homme qui a un si bel air peut-il être le fils d'un apothicaire !

PURGON

Madame, il n'a pas dépendu de moi.

560

DUPARC

Monsieur Purgon a raison ; on ne se choisit pas son père. Il suffit qu'il ait des sentiments au-dessus de sa condition.

PURGON

Papa voudrait que je fusse apothicaire comme lui ; mais je n'ai aucun goût pour cet état.

MADemoISELE DE BRIE

Ce n'est pas une occupation qui soit digne de vous.

565

MADemoISELLE BÉJART

Vous ne seriez pas bien vu des dames, et vous ne pourriez pas leur tenir des propos galants, sans qu'on pensât à mille autres choses.

MADemoISELLE DE BRIE

Dites-moi, mon cher Purgon, aimeriez-vous les fêtes, les bals, la comédie ?

PURGON

Oh ! Oui.

570

MADemoISELLE DE BRIE

Avez-vous vu quelquefois la comédie ?

PURGON

Jamais.

MADemoISELLE DE BRIE

Eh bien, je vous promets de vous en faire voir une qui vous réjouira.

PURGON

Oh ! Quel bonheur !

MADemoiselle de BRIE *(lui versant à boire)*

Auriez-vous de la répugnance pour les petits soupers et pour le vin de
Champagne ? 575

(Gracieusement.)

PURGON

Oh ! Non. C'est bien agréable... surtout en votre compagnie.

MADemoiselle de BRIE

Vous plairait-il d'être richement habillé et de vous promener en car-
rosse à deux chevaux, avec des laquais par devant et par derrière ?

PURGON

Ce serait le paradis ! J'ai lu des livres où on parle de ces belles choses et
j'en rêve toutes les nuits. 580

MADemoiselle de BRIE

Eh bien, il faut venir à Paris, Monsieur Purgon. Tous ceux qui vont à Pa-
ris passent leurs journées en fêtes continuelles ils sont magnifiquement
vêtus ; ils ne sortent qu'en carrosse, et soupent avec les plus jolies
femmes de la cour, qui leur versent à boire du vin de Champagne. 585

MADemoiselle BÉJART

C'est là une vie désirable, et non pas d'être apothicaire dans une petite
ville !

PURGON

Ah ! - Ah ! - Ah ! Que ce serait beau ! Mais il faut de l'argent pour vivre à Paris.

MADemoiselle de BRIE

Non ; il suffit d'en avoir pour y aller. Une fois qu'on y est, quand on est fait comme vous, Monsieur Purgon, on trouve partout de l'argent plus qu'on n'en veut. ⁵⁹⁰

PURGON (*tâtant ses poches*)

Mais je n'ai pas même l'argent qu'il faut pour y aller.

MADemoiselle de BRIE

Qu'à cela ne tienne ! Je vais à Paris, et je vous offre une place dans ma voiture. Vous logerez dans mon hôtel, et vous puiserez dans ma bourse. ⁵⁹⁵
Ce sont de légers services qu'on se rend mutuellement, quand on s'estime.

MADemoiselle BÉJART

Madame ne saurait faire un meilleur usage de son immense fortune.

(Tous se lèvent de table.)

BÉJART (*qui est sorti depuis quelque temps, rentrant dans la salle*)

Le carrosse de Madame la Comtesse est raccommodé, et Madame pourra continuer son voyage quand elle voudra. ⁶⁰⁰

MADemoiselle de BRIE (*à Purgon*)

Nous partirons tout à l'heure. - Eh bien, mon ami, nous accompagnez-vous ?

DUPARC (*à Purgon*)

Hâtez-vous de dire oui.

MADemoiselle de BRIE

Comment ! Monsieur Purgon, vous semblez hésiter ! Auriez-vous ici quelque engagement ?

605

PURGON (*avec hésitation*)

Non..., Madame la Comtesse !... C'est-à-dire que... mon père voudrait me marier.

MADemoiselle de BRIE

Ah ! C'est autre chose. - Et à qui voudrait-il vous marier ?

PURGON

À Mademoiselle Angélique, qui est la fille de Monsieur Dimanche, marchand de draps.

610

MADemoiselle de BRIE

Certes, c'est un parti, cela. La fille de Monsieur Dimanche est sans doute une belle personne, et vous ferez bien de l'épouser.

DUPARC (*à Purgon*)

Que vous êtes maladroît d'avoir parlé de ce mariage, quand vos affaires étaient en si bon train.

PURGON (*à Mademoiselle de Brie*)

J'aime bien mieux aller à Paris avec vous.

615

DUPARC (*bas, à Purgon*)

Jurez-lui que vous la préférez à toutes les Angéliques du monde.

PURGON

Je vous préfère à toutes les Angéliques du monde.

MADEMOISELLE DE BRIE

Dites-vous bien ce que vous pensez ?

PURGON

Oui, Madame la Comtesse.

MADEMOISELLE DE BRIE

Vous ne renoncez peut-être à la main de Mademoiselle Angélique que
pour ne pas me faire de la peine, et je ne dois pas accepter ce sacrifice.

620

PURGON

Non, Madame, je...

MADEMOISELLE DE BRIE

J'avoue que j'avais conçu pour vous un très vif attachement mais je saurai faire violence à mes sentiments dans l'intérêt de votre bonheur.

DUPARC (*à Purgon*)

Vous voyez les suites de votre étourderie !

625

PURGON

Mais, Madame, je vous assure...

MADEMOISELLE DE BRIE

Je ne veux pas être vaincue par vous en générosité.

PURGON

Madame.

MADEMOISELLE DE BRIE

Je tâcherai de vous oublier.

PURGON

Madame la Comtesse.

630

MADEMOISELLE DE BRIE

Mariez-vous à Mademoiselle Angélique, cela vaudra mieux pour vous.

PURGON

Madame...

MADEMOISELLE DE BRIE

Le métier de votre père peut avoir ses douceurs.

PURGON

Madame la Comtesse...

MADemoiselle de BRIE

Vous auriez mené une vie brillante à Paris...

635

PURGON

Madame la Comtesse...

MADemoiselle de BRIE

Mais on peut être heureux dans une condition obscure. Si l'on n'y a pas de grands plaisirs, on n'y connaît pas non plus de grandes peines, et, puisque Monsieur... Jeudi...

PURGON

Monsieur Dimanche.

640

MADemoiselle de BRIE

Puisque Monsieur Dimanche consent à vous donner sa fille, épousez-la vite. Vous préparerez ensemble de bonnes purgations.

DUPARC *(à Purgon)*

Jetez-vous à ses genoux, et soyez éloquent, morbleu !

PURGON *(se jetant à genoux)*

Hélas ! Madame, écoutez-moi !

MADemoiselle de BRIE

Non, non, relevez-vous.

645

PURGON (*toujours à genoux*)

Je n'épouserai pas mademoiselle Angélique.

MADEMOISELLE DE BRIE

Si fait, épousez-la.

PURGON

C'est vous que j'aime !

MADEMOISELLE DE BRIE

Point ! Je ne vous crois pas.

PURGON

Je vous suivrai au bout du monde.

650

MADEMOISELLE DE BRIE

Je ne veux rien entendre.

PURGON

Je vais dire à Monsieur Dimanche que je ne veux pas de sa fille.

MADEMOISELLE DE BRIE

Chansons !

PURGON

Si vous me réduisez au désespoir, je suis capable de me tuer.

MADemoiselle BÉJART

Eh ! Madame, laissez-vous fléchir !

655

DUPARC

Prenez pitié de ce pauvre jeune homme.

MADemoiselle BÉJART

Quel dommage, s'il allait se tuer pour tout de bon !

DUPARC

Il va rompre avec Monsieur Dimanche, et vous ne pouvez rien demander de plus.

PURGON *(pleurant)*

Je romprai, je romprai.

660

MADemoiselle BÉJART *(faisant, semblant de pleurer)*

Ah ! Ah ! Il me fend le coeur.

DUPARC *(s'essuyant les yeux)*

Je n'ai jamais été si ému de ma vie.

MADemoiselle DE BRIE *(tendant la main à Purgon)*

Monsieur Purgon, je ne puis tenir contre vos prières.

PURGON *(se relevant, avec explosion)*

Ah ! Madame la Comtesse, que vous êtes bonne !

MADemoisELLE DE BRIE

Je m'en veux de ma faiblesse ; mais le moyen de vous résister !

665

PURGON

Que je suis heureux

MADemoisELLE DE BRIE

Au moins, souvenez-vous que c'est vous qui l'avez voulu.

PURGON

Oui ! Oui !

MADemoisELLE DE BRIE

Que j'ai fait mon possible pour vous détourner de cette idée...

PURGON

C'est vrai.

670

MADemoisELLE DE BRIE

Que, si vous m'aviez crue, vous auriez épousé Mademoiselle Angélique...

PURGON

Dieu m'en garde !

MADemoisELLE DE BRIE

Et que c'est malgré moi que vous aurez rompu ce mariage.

PURGON

Oui, c'est la vérité.

675

MADemoiselle BÉJART

Ah Dieu ! A-t-il fallu supplier Madame pour qu'elle y consentît !

MADemoiselle DE BRIE

Ainsi je ne suis pas responsable de cette rupture, et je n'en aurai pas les suites sur la conscience.

PURGON

Non, Madame la Comtesse.

MADemoiselle DE BRIE

Eh bien, mon cher Purgon, allez vous dégager et revenez vite ; je vais tout préparer pour le départ.

680

PURGON

J'y cours, Madame, j'y cours.

DUPARC (*l'arrêtant*)

Surtout, ne ménagez pas les termes à Monsieur Dimanche, et rompez de la bonne manière, sinon la Comtesse ne croirait pas à votre sincérité, et vous seriez perdu auprès d'elle.

685

PURGON

Je n'y manquerai pas.

DUPARC *(l'arrêtant encore)*

Elle est très jalouse ; elle est capable d'aller chez Monsieur Dimanche pour s'assurer de la vérité.

PURGON

Soyez tranquille.

MADemoiselle DE BRIE *(d'un ton passionné, en lui envoyant un baiser)*

À bientôt, mon cher Purgon.

690

(Il sort précipitamment, oubliant son chapeau.)

PURGON

À bientôt, Madame la Comtesse !

DUPARC *(revenant, en riant aux éclats)*

Ah ! ah ! ah ! Quelle dupe ! Est-il possible d'être si crédule !

SCÈNE III

Les mêmes, Molière.

MOLIÈRE *(entrant)*

La pièce est-elle jouée ?

DUPARC

Oui. À l'heure qu'il est Purgon déclare à Monsieur Dimanche qu'il ait à chercher d'autres gendres pour sa fille.

695

MOLIÈRE

Il a donc bien donné dans le piège ?

MADemoisELLE DE BRIE

Si bien, que c'était presque péché d'abuser de sa simplicité. La victoire était trop facile et trop peu glorieuse. J'aurais voulu qu'il fût un peu plus fin, pour avoir quelque mérite à l'envelopper.

700

MOLIÈRE

C'est toujours bien fait de rire des sots et de venir en aide aux amoureux. - Merci, Mademoiselle de Brie ; merci, mes bons camarades je vous sais un gré infini de votre obligeance.

DUPARC

Nous vous aimons beaucoup, Monsieur Molière, et nous serons toujours prêts à reconnaître votre dévouement pour nous.

705

MOLIÈRE

Vous avez fait la moitié de la besogne ; c'est à mon tour de faire l'autre. Il me reste à décider Monsieur Dimanche en faveur du sergent Belle-rose, et je l'attends ici.

(Ils sortent.)

DUPARC

En ce cas, nous nous retirons.

MOLIÈRE *(seul)*

Les excellentes gens ! C'est ma vraie famille. Nous avons traversé en-semble les temps difficiles, et, s'il plaît à Dieu que j'entre dans des jours 710
meilleurs, dont j'entrevois l'aurore, je jure qu'ils partageront ma bonne
fortune, comme ils ont partagé la mauvaise.

SCÈNE IV

Molière, Monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE *(entrant)*

Est-ce ici chez Monsieur Molière ? 715

MOLIÈRE

Oui, Monsieur. Que désirez-vous de moi ?

(À part.)

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis Monsieur Dimanche, et j'ai appris que vous aviez pas-sé chez moi, en mon absence, pour une commande de draps. A-t-on rien
vu d'aussi impertinent que ce Purgon.

MOLIÈRE

Ah ! Vous êtes Monsieur Dimanche ? Veuillez donc vous asseoir. 720

MONSIEUR DIMANCHE *(se parlant à lui-même)*

Je suis encore tout ému de l'insolence de ce Purgon !

MOLIÈRE *(avec beaucoup de civilité)*

Asseyez-vous, je vous en prie.

(À lui-même.)

MONSIEUR DIMANCHE *(s'asseyant)*

Vous êtes bien bon. Le drôle refuse ma fille !

MOLIÈRE

J'ai entendu vanter la qualité de vos draps, et j'ai résolu de m'adresser à vous pour les costumes qui me sont nécessaires.

725

(À lui-même.)

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous ne sauriez mieux vous adresser il est certain que mes draps sont de première qualité, et que je ne surrais pas le prix. Comme si ce Purgon était un si beau museau ! Pardieu ! Je ne suis pas embarrassé de mieux établir ma fille.

MOLIÈRE

On dit, Monsieur Dimanche, que vous avez une charmante fille.

730

MONSIEUR DIMANCHE

Oui, oui, ma fille n'est pas mal. Mais ce sont mes draps qui sont beaux.

MOLIÈRE

Est-ce que vous ne songez pas à la marier ?

(À lui-même.)

(À Molière.)

MONSIEUR DIMANCHE

Si fait, j'y songe. Maraud de Purgon ! Combien vous faut-il d'aunes de drap ?

MOLIÈRE

J'aimerais mieux garder Cent moutons dans un pré... Un habit de père noble et un habit d'amoureux. - Monsieur Dimanche, on doit marier les filles de bonne heure ; vous savez la chanson : 735

(À lui-même.)

MONSIEUR DIMANCHE *(calculant)*

Deux et demie - trois - quatre - cinq aunes de drap. Le coquin !

MOLIÈRE

Avez-vous quelqu'un en vue, qui convienne à votre fille ?

(Calculant.)

MONSIEUR DIMANCHE

Non, pas pour le moment. Cinq fois trente font cent cinquante cela ira aux environs de cent cinquante livres. 740

MOLIÈRE

S'il en est ainsi, j'aurais un gendre à vous proposer. - Ah ! J'y pense, il me faudra encore un habit d'apothicaire.

MONSIEUR DIMANCHE

Quel apothicaire ? Purgon ?

MOLIÈRE

Je ne sais ce que c'est que Purgon. Je vous parle d'un habit d'apothicaire⁷⁴⁵
dont j'ai besoin pour ma troupe, et dont vous me fournirez le drap.

MONSIEUR DIMANCHE

Ah ! Ah ! Une aune de drap commun vingt-cinq livres.

MOLIÈRE

Le jeune homme à qui je m'intéresse est un excellent sujet.

MONSIEUR DIMANCHE

Qui cela ? Purgon ?

MOLIÈRE

Eh non ! - Qu'est-ce donc que ce Purgon ? - Monsieur Dimanche, vous⁷⁵⁰
avez l'air contrarié ; est-ce que je vous aurais désobligé en quelque
chose ?

MONSIEUR DIMANCHE

Non, Monsieur. - Il est vrai que je suis contrarié, c'est-à-dire que je ne
me possède pas, tant je suis en colère.

MOLIÈRE

Vous aurait-on fait quelque offense ?

⁷⁵⁵

MONSIEUR DIMANCHE

Oui, Monsieur. Je viens de rencontrer là, à la porte de cette auberge, un drôle à qui j'avais promis ma fille, et qui refuse de l'épouser.

MOLIÈRE

Est-il possible, Monsieur Dimanche ! Voilà qui est indigne, et je suis bien surpris de ce que vous me dites là. - Qui est ce mal-appris ?

MONSIEUR DIMANCHE

C'est un nommé Purgon, fils d'un riche apothicaire.

760

MOLIÈRE

Ce Purgon est un furieux impertinent, et, à votre place, je ne voudrais plus jamais voir ce Purgon.

MONSIEUR DIMANCHE

Ainsi ferai-je, morbleu et, si jamais le coquin se présente chez moi, je lui romprai les os.

MOLIÈRE

Mais, Monsieur Dimanche, ce n'est pas une raison pour ne pas marier votre fille il faut lui trouver un brave garçon, pour qui elle aura du goût, et qui s'estimera heureux d'entrer dans votre alliance.

765

MONSIEUR DIMANCHE

Oui, mais où trouver un bon mari, c'est-à-dire un mari qui ait beaucoup d'écus ?

MOLIÈRE

Je vous disais, mon cher Monsieur Dimanche, que je connais un jeune 770
homme probe, loyal, de bonnes moeurs, de belle taille, qui est amoureux
de votre fille, qui en est aimé, et qui m'a chargé de la demander en ma-
riage.

MONSIEUR DIMANCHE

Et qui est ce jeune homme ?

MOLIÈRE

Ce jeune homme, Monsieur Dimanche. Ah ! J'oubliais un habit de Sca- 775
pin, un de gentilhomme et un de paysan.

MONSIEUR DIMANCHE

Six aunes de drap ; six fois trente font cent quatre-vingts, et vingt livres
de plus pour la qualité du drap du gentilhomme, cela fait deux cents
livres.

MOLIÈRE

Deux cents livres ajoutées aux deux cent quarante livres que je vous 780
payerai pour les autres habits, c'est un total de trois cent soixante-
quinze livres.

MONSIEUR DIMANCHE

Le total est juste trois cent soixante-quinze livres.

MOLIÈRE

Revenons à votre fille. Ce jeune homme, Monsieur Dimanche, se nomme Bellerose ; il est sergent dans la compagnie des hommes d'armes de Monsieur le Comte de Maugiron.

785

MONSIEUR DIMANCHE

Le sergent Bellerose ?

MOLIÈRE

Oui. Ne vous semble-il pas assez joli garçon ?

MONSIEUR DIMANCHE

Peu importe. La question n'est pas là.

MOLIÈRE

Auriez-vous oui dire que ses chefs ne fussent pas contents de son service ?

790

MONSIEUR DIMANCHE

Je n'en sais rien, et je m'en soucie peu, car...

(Il ouvre un tiroir.)

MOLIÈRE

À propos, Monsieur Dimanche, il est bon que vous sachiez que je payerai les trois cent soixante-quinze livres comptant. Vous voyez que j'ai quelques écus dans ce tiroir.

795

MONSIEUR DIMANCHE *(se levant et saluant Molière avec respect)*

Monsieur...

MOLIÈRE

Ma coutume est de payer comptant et sans marchander.

MONSIEUR DIMANCHE *(saluant, de nouveau, et profondément)*

Monsieur, on voit bien, à votre mine, que vous êtes un parfait honnête homme ; vous ne sauriez croire en quelle estime je vous ai tenu au premier aspect, et je vous prie d'être bien convaincu que je mettrai tous mes soins à vous contenter, et à mériter la confiance dont vous m'honorez.

800

MOLIÈRE

J'en suis persuadé, Monsieur Dimanche. – Et que dites-vous de mon ami, le sergent Bellerose ?

MONSIEUR DIMANCHE

Il n'a pas un sou, et je ne veux donner ma fille qu'à un homme riche.

805

MOLIÈRE

Mon Dieu, la richesse ne fait pas le bonheur.

MONSIEUR DIMANCHE

Hom hom !

MOLIÈRE

Monsieur Dimanche, connaissez-vous le Comte de Maugiron ?

MONSIEUR DIMANCHE

Oui. Ce seigneur vient quelquefois à Vienne. Il fait acheter du drap chez Monsieur Guillaume, mon voisin, ce dont je suis bien fâché.

810

MOLIÈRE

Il aurait dû vous donner la préférence.

MONSIEUR DIMANCHE

C'est un seigneur généreux qui commande quantité d'habits, qui fait grandement les choses, et j'aurais bien voulu avoir sa pratique.

MOLIÈRE

Je dois vous avertir que le Comte de Maugiron porte beaucoup d'intérêt au sergent Bellerose.

815

MONSIEUR DIMANCHE

Ah ! J'ignorais cela.

MOLIÈRE

Il l'a pris sous sa protection particulière, et lui a promis de l'avancement.

MONSIEUR DIMANCHE

En vérité !

MOLIÈRE

C'est un homme à devenir lieutenant.

820

MONSIEUR DIMANCHE

Ce serait quelque chose ; mais rien ne prouve.

MOLIÈRE

Prenez la peine de lire cette lettre que le comte vient de m'adresser.

MONSIEUR DIMANCHE (*lisant*)

« Mon cher Monsieur Molière, « Je vous remercie de vous être souvenu de mes offres de service et de me faire la grâce de m'employer. Je me charge d'avancer le sergent Bellerose, qui est, du reste, un excellent soldat. Je verrais avec le plus grand plaisir qu'il se mariât à mademoiselle Angélique, et, si vous désirez que j'écrive moi-même au père de la demoiselle, dans ce sens, mandez-le-moi et ne m'épargnez pas. C'est après-demain que je reçois le Prince de Conti, votre condisciple, et je compte sur vous. Votre ami, LAURENT DE MAUGIRON. »

825

830

MOLIÈRE

Cette lettre vous montre que je ne vous ai pas menti.

MONSIEUR DIMANCHE

En effet. – Le prince de Conti, votre condisciple !

MOLIÈRE

Oui, Monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE

Le Comte de Maugiron, votre ami !

(Monsieur Dimanche salue. Molière, souriant.)

MOLIÈRE

Eh ! Mon Dieu, oui. Cela vous étonne, n'est-ce pas, qu'un grand seigneur soit l'ami d'un comédien ? Quoi qu'il en soit, j'ai du crédit auprès de lui, et je peux vous en faire profiter. Donnez votre fille au sergent Bellerose, et je me fais fort de vous procurer la pratique du Comte de Maugiron. 835

MONSIEUR DIMANCHE

Quoi ! Il m'achètera mes draps ? 840

MOLIÈRE

Assurément. Il vous le dira lui-même, si vous le voulez.

MONSIEUR DIMANCHE

Comme mon voisin Guillaume en aurait du dépit !

MOLIÈRE

Ah ! Certes. – Et puis quelle bonne manière de vous venger de Purgon !

MONSIEUR DIMANCHE

C'est vrai.

MOLIÈRE

Moi, si j'avais une fille, et qu'on m'eût fait un semblable affront, je voudrais la marier, le jour même, à un autre homme. 845

MONSIEUR DIMANCHE

Écoutez, Monsieur Molière, je suis un bon père, et je veux consulter les goûts de ma fille.

MOLIÈRE

C'est bien dit.

MONSIEUR DIMANCHE

Et, puisqu'elle a du penchant pour Bellerose...

850

MOLIÈRE

Oui.

MONSIEUR DIMANCHE

S'il doit être un jour lieutenant.

MOLIÈRE

Il le sera !

MONSIEUR DIMANCHE

Et si le Comte de Maugiron achète mes draps...

MOLIÈRE

Il les achètera !

855

MONSIEUR DIMANCHE

Eh bien, pour faire plaisir à ma fille, je permets qu'elle épouse son sergent Bellerose.

MOLIÈRE

Ah ! L'excellente parole ! J'ai envie de vous embrasser.

SCÈNE V

Les mêmes, Angélique.

(Apercevant Monsieur Dimanche.)

ANGÉLIQUE *(entrant)*

Eh bien, Monsieur Molière, avez-vous pensé à nous, et...? Ah ! Dieu !
Mon père !

860

SCENE VI

Les mêmes, Bellerose.

(Apercevant Monsieur Dimanche.)

BELLEROSE *(entrant)*

Eh bien, Monsieur Molière, cela marche-t-il ? Ah ! Sacrebleu ! Le papa !

MOLIÈRE

Approchez, Mademoiselle, et remerciez votre père, qui veut bien
consentir à votre mariage avec le sergent Bellerose.

865

ANGÉLIQUE *(joyeusement)*

Ah ! Mon père, est-il possible ?

MONSIEUR DIMANCHE

Oui. On m'a dit que tu l'aimais, et je n'ai pas voulu te contrarier.

(Il se jette au cou de Monsieur Dimanche.)

BELLEROSE

Ah ! Ventrebleu ! Ah ! Corbleu ! Beau-père, que vous êtes bon enfant !

MOLIÈRE (*ouvrant la porte qui communique avec les appartements*)

Hé ! Monsieur Duparc ! Mademoiselle de Brie ! Venez, mes amis ; nous sommes vainqueurs. Venez voir la joie de nos amoureux.

870

SCÈNE VII

Les mêmes, Duparc, Béjart, Mademoiselle de Brie, Mademoiselle Béjart ; puis Purgon.

MONSIEUR DIMANCHE

Purgon ! Que vient faire ici ce maraud ?

(Il veut s'en aller et aperçoit mademoiselle de Brie.)

(Il s'approche d'elle avec empressement,)

PURGON (*entrant sans chapeau et regardant la compagnie d'un air effaré*)

Monsieur Dimanche ! Mademoiselle Angélique ! Ah ! Madame la Comtesse !

875

MOLIÈRE (*prenant Mademoiselle de Brie par la main*)

Monsieur Purgon, j'ai l'honneur de vous présenter Mademoiselle de Brie, actrice dans la troupe du sieur Molière, que voici, laquelle joue les rôles de Comtesse dans la dernière perfection.

PURGON

Ah !

MADemoiselle de BRIE

Monsieur Purgon, je vous avais promis de vous faire assister à une comédie je vous ai tenu parole. 880

PURGON

Oh !

(Purgon, stupéfait, se dirige machinalement vers la porte.)

MADemoiselle de BRIE

Je vous ai donné tantôt de mauvais conseils, et je dois réparer mes torts par de meilleurs enseignements. N'allez pas à Paris. Le genre de vie que je vous ai peint sous des couleurs séduisantes n'est qu'un jeu de mon imagination les fêtes, les carrosses, les petits soupers sont pour les grands seigneurs ; quant au commun des hommes, leur sort est encore plus maussade et plu rude à Paris qu'en province. Vous y tomberiez dans de grossières débauches vous y seriez la proie de quelque intrigant qui vous ruinerait après vous avoir perverti, et Dieu sait où cela vous mènerait ! Croyez-moi ; restez chez Monsieur Purgon, votre père : soyez apothicaire comme lui; tous les métiers sont honorables quand ils sont honnêtement exercés. Adieu, Monsieur Purgon, profitez de ces bons avis, et ce sera le dernier point de mon sermon apprenez qu'il ne faut pas épouser les filles contre leur gré. 885 890 895

(Duparc ôte le mouchoir et tourne le chapeau de façon à montrer à ses camarades ce qui est dedans.)

(Rire général.)

DUPARC (*prenant le chapeau de Purgon resté sur un meuble*)

Eh ! Mon cher Purgon, vous oubliez votre chapeau.

TOUS

Ah ! Ah ! Ah !

(*Il sort.*)

PURGON (*emportant le chapeau, et s'en allant*)

Je me vengerai j'irai vous siffler.

ANGÉLIQUE (*à Molière*)

Ah ! Monsieur Molière, que de reconnaissance nous vous avons ! Vous faites aussi bien les mariages que les comédies.

900

MOLIÈRE

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mon enfant. Nous irons tous ensemble porter nos remerciements au Comte de Maugiron.

SCÈNE VIII

Les mêmes, Alain.

ALAIN (*qui est entré au bruit des éclats de rire*)

Monsieur le comédien, puisqu'on rit tant chez vous, est-ce qu'il n'y a pas moyen que je rie aussi ?

905

MOLIÈRE

Qu'est-ce que c'est ? Que désires-tu ?

ALAIN

Je voudrais un billet pour la comédie.

MOLIÈRE

C'est bien je t'en donnerai un.

ALAIN (*battant des mains*)

Ah ! Bon ! Bon ! Je verrai manger des sabres et des étoupes enflammées.

– Dites donc, Monsieur le comédien, ça ne vous brûle donc pas la
bouche de manger du feu ?

910

MOLIÈRE

Tais-toi, grand nigaud ! – Va chercher le notaire, pour dresser le contrat
de mariage.